Villetard de Prunières, Charles
Edmond
Jules César et William
Shakespeare

JULES CÉSAR

ET

WILLIAM SHAKESPEARE

ÉTUDE SUR LES HOMMES PROVIDENTIELS

PAR

M. EDMOND VILLETARD

PARIS

CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

—

1865

JULES CÉSAR

ET

WILLIAM SHAKESPEARE

JULES CÉSAR

ET

WILLIAM SHAKESPEARE

ÉTUDE SUR LES HOMMES PROVIDENTIELS

PAR

M. EDMOND VILLETARD

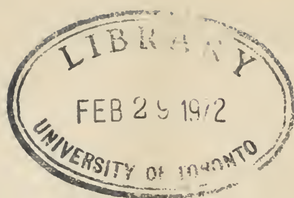


PARIS

CHEZ DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

—

1865


LIBRARY
FEB 29 1972
UNIVERSITY OF TORONTO


IMPERIAL
TIMBRE

JULES CÉSAR

ET

WILLIAM SHAKESPEARE



I

Les deux livres qui ont fait le plus de bruit en France depuis un an sont, sans contredit, le *William Shakespeare* publié l'été dernier par Victor Hugo, et la *Vie de Jules César* que vient de nous donner l'empereur Napoléon III.

Jules César et Shakespeare, un grand capitaine et un grand poëte; Victor Hugo, l'exilé de décembre, et Napoléon III, le restaurateur de l'Empire : il semble au premier abord que le choix des sujets et le nom des auteurs doivent rendre impossible tout rapprochement entre ces deux ouvrages; et voici que, par la coïncidence la plus étrange en apparence, la plus simple et la plus logique en réalité, le livre écrit au palais des Tuileries et le livre daté d'Hauteville-

House sont tous deux destinés à soutenir une seule et même thèse.

Victor Hugo écrit en homme de lettres, en poëte jaloux de mettre avant tout sa pensée en pleine lumière, de la présenter sous sa forme la plus vive, la plus saillante, la plus tranchante, au risque de blesser une grande partie de ses lecteurs. Napoléon III, au contraire, même quand il redevient pour un instant notre confrère, se souvient toujours qu'il est le chef d'un grand État, qu'il doit éviter de heurter de front les idées,—les préjugés, si l'on veut — des Français qui l'ont élu jadis.

Malgré ces différences de formes, le système des deux écrivains est le même : la théorie du poëte sur le rôle surhumain des GÉNIES est absolument conforme à celle de l'homme d'Etat sur l'action presque divine des hommes providentiels. C'est aux Tuileries que le livre venu de la terre d'exil a dû rencontrer l'accueil le plus sympathique : c'est à Hauteville-House qu'on a dû le plus admirer le travail historique écrit aux Tuileries.

Il semble que quand un système peut se recommander à la fois de deux autorités si hautes et si différentes, on n'ait plus qu'à s'incliner. Et pourtant, malgré toute l'admiration que je professe pour l'auteur des *Feuilles d'automne*, de *Notre-Dame de Paris*, de *Ruy-Blas*, de la *Légende des siècles*; malgré tout le respect que je dois à l'héritier de Napoléon Ier, au souverain qui règne et gouverne sur trente-six millions de Français, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a quelque chose de plus fort que la gloire, de

plus irrésistible que la toute-puissance, c'est la vérité. La vérité se trouve-t-elle dans la théorie que soutiennent les deux illustres écrivains ?

Telle est la question que je voudrais examiner en toute liberté. L'entreprise est moins hardie qu'elle ne peut le sembler d'abord : celui des deux auteurs envers qui sa position de vaincu et d'exilé volontaire devrait m'imposer les ménagements les plus extrêmes aime trop la franchise et la liberté en toutes choses pour trouver mauvais qu'on en use, même contre lui ; si l'autre n'est pas encore en ce moment disposé à couronner l'édifice dont il posait il y a quinze ans la première pierre, il doit cependant vouloir, et veut certainement, que son œuvre littéraire soit discutée librement. Nos critiques, si par hasard nous en trouvions à faire, auraient tout au moins l'avantage de mettre mieux en lumière la spontanéité des éloges décernés par d'autres publicistes.

II

Victor Hugo ne parle que des poëtes et des artistes ; Napoléon III que des chefs d'empire ; mais cette distinction entre les grands hommes dont l'empereur et le poëte étudient le rôle n'a ici qu'une importance secondaire, puisque les deux auteurs s'accordent à leur attribuer le même caractère surhumain, le même empire despotique sur les faibles mortels.

« Dieu, dit Victor Hugo, crée l'art par l'homme. Il a un
» outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-
» même qui se l'est fait ; il n'en a pas d'autre...

» Le poëte est prêtre.

» Il y a ici-bas un pontife, c'est le génie...

» La sibylle a un trépied, le poëte non. Le poëte est lui-
» même trépied. Il est le trépied de Dieu...

» L'œuvre des génies est du surhumain sortant de
» l'homme. »

(*William Shakespeare*, pages 49, 50, 53, 54.)

« Quoi de plus faux, dit à son tour l'auteur de la *Vie de*
» *Jules César*, que de ne pas reconnaître la prééminence de

» ces êtres privilégiés qui apparaissent de temps à autre
» dans l'histoire comme des phares lumineux, dissipant les
» ténèbres de leur époque et éclairant l'avenir?...

» Lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples
» la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur
» génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années
» le travail de plusieurs siècles. »

Que les grands artistes soient les « trépieds de Dieu », et qu'ils rendent des oracles; que les grands capitaines et les grands législateurs soient des « phares lumineux éclairant l'avenir » nous y consentons de bon cœur si l'on nous permet de juger ces oracles d'après les conseils de notre raison, de constater les éclipses de ces phares : malheureusement, aucun des deux écrivains ne semble vouloir nous donner cette licence.

« Quoi donc? Pas de critiques? Non. Pas de blâme? Non.
» Vous expliquez tout? Oui. Le génie est une entité comme
» la nature, et veut, comme elle, être accepté purement et
» simplement. Une montagne est à prendre ou à laisser. »
(Notons en passant qu'il est plus facile de la laisser.)

« J'admire tout, comme une brute.

» Admirer, être enthousiaste. Il m'a paru que dans notre
» siècle cet exemple de bêtise était bon à donner. » (*William Shakespeare*, p. 369-371.)

Et le poëte tance vertement et compare aux animaux les

plus mal famés, aux pédants les plus crottés, les gens qui se permettent de critiquer quoi que ce soit chez l'un des grands hommes inscrits par lui au catalogue des trépieds de Dieu. Il faut « admirer comme une brute » sous peine d'être un imbécile.

L'auguste auteur de la *Vie de Jules César* nous ordonne sur un ton moins péremptoire l'admiration sans réserve des hommes providentiels :

« Lorsque des faits extraordinaires attestent un génie émi-
» nent, quoi de plus contraire au bon sens que de lui prê-
» ter toutes les passions et tous les sentiments de la médio-
» crité ? » (Préface.)

Ici, nous ne pouvons qu'applaudir. L'idée, sous cette forme, est d'une justesse inattaquable. Mais cherchons-en le commentaire dans le livre : voyez, par exemple, ce qu'on nous dit du premier triumvirat :

« Les historiens, en général, n'ont donné, comme raison
» de l'entente de ces trois hommes, que l'appât de l'intérêt
» personnel. Certes, Crassus et Pompée n'étaient pas insen-
» sibles à une combinaison favorisant leur amour pour le
» pouvoir et les richesses, mais *on doit prêter* à César un mo-
» bile plus élevé, et *lui supposer* l'inspiration du vrai patrio-
» tisme. » (*Vie de Jules César,* p. 368.)

Quoi ! sur ces trois hommes qui s'unissent pour se partager la république, c'est au plus ambitieux, au plus prodigue

et au plus endetté que nous ne devons prêter ni motif d'ambition, ni motif d'intérêt! Certes, « des faits extraordinaires attestent » en lui « un génie éminent. » Mais pour être un grand capitaine, un grand politique, on n'est exempt ni des faiblesses ni des vices auxquels cèdent les autres mortels : il n'y a rien de contraire au bon sens à supposer qu'un homme, si grand qu'il soit d'ailleurs, ait, en telle circonstance déterminée, cédé aux conseils d'une passion dont on lui voit pendant toute son existence subir la tyrannie.

Mais non. César est un homme de génie, donc il est parfait en tout :

« Devant les périls d'une société profondément troublée, » il supposait aux autres les sentiments qui l'animaient lui-» même. L'amour du bien public, la conscience de s'y dé-» vouer tout entier, lui donnaient dans le patriotisme d'au-» trui cette confiance sans réserve qui n'admet ni les rivalités » mesquines, ni les calculs de l'égoïsme; il se trompait. Le » Sénat n'avait que des préjugés, Bibulus que des rancunes, » Cicéron qu'un faux amour-propre. » (P. 374.)

Voilà tout ce que Rome comptait d'hommes éminents sacrifiés en trois lignes au seul César. Et pourquoi? Sur quels textes encore inconnus, sur quels documents absolument inédits s'appuie-t-on pour rabaisser ainsi leur caractère et l'esprit de tous les Romains, pour accorder au collègue de Bibulus toutes les vertus? Ces textes sont encore à découvrir; ces documents ne se trouveront jamais. L'auteur n'est conduit à exalter ainsi son héros que par cette nouvelle

théorie qui accorde aux grands hommes le privilége de l'infaillibilité. Pour Victor Hugo, Shakespeare n'a pas de taches; pour Napoléon III, César n'a pas de faiblesses.

Maintenant interrogeons l'histoire en dehors de tout système préconçu. Ce sénat si défavorablement jugé par l'auguste historien faisait-il preuve de tant d'inintelligence en se méfiant d'un consul que ses passions, ses besoins et la faveur vénale d'une populace avilie poussaient au renversement de la république? Cicéron était faible et vaniteux, cela est vrai : mais plus on étudie la triste histoire de cette époque, plus on voit que, malgré tous ses défauts, c'était l'un des hommes les plus intelligents et les plus honnêtes qu'on pût alors trouver à Rome : si sa vanité nous fait souvent sourire, nous sommes tout disposés à la lui pardonner : dans ce fameux consulat dont il a le tort de trop parler, il eut l'honneur de défendre la constitution de son pays contre « un tas d'hommes chargés de dettes et de crimes »; et au risque de paraître aussi rempli de préjugés que le sénat romain, nous accordons plus d'estime au citoyen qui défend la loi qu'au soldat qui la soufflette du plat de son épée.

Il est vrai que quand nous parlons du respect de la loi on nous répond :

« On peut légitimement violer la légalité lorsque, la
» société courant à sa perte, un remède héroïque est indis-
» pensable pour la sauver, et que le gouvernement, soutenu
» par la masse de la nation, se fait le représentant de ses
» intérêts et de ses désirs. » (P. 339.)

Une telle théorie n'est-elle pas bien commode pour tous les gouvernements qui regarderont leur pouvoir comme trop restreint? Il est évident qu'aujourd'hui, pour M. de Bismarck, la Prusse court à sa perte ; la France ne semblait pas à M. de Polignac dans un moindre danger le 25 juillet 1830. Quel ministre gêné par un Parlement, quel souverain embarrassé par une Charte, ne se croit sûr, en renversant la Constitution, d'avoir tout le pays derrière lui?

On nous parle de remède héroïque : quel héroïsme y a-t-il donc à faire comme Marius et comme Octave, emprisonner, déporter ou égorger, suivant son bon plaisir, d'honnêtes gens dont le seul crime est leur attachement aux lois de leur pays ?

D'ailleurs est-il bien sûr que la « masse de la nation, » soutienne toujours ces hommes hardis, qui, pour assurer son salut, n'hésitent pas à « violer la légalité? » Méditez cette page :

« Aux époques de transition, et c'est là l'écueil, lorsqu'il
» faut choisir entre un passé glorieux et un avenir inconnu,
» *les hommes audacieux et sans scrupules* se mettent seuls en
» avant : les autres, plus timides et esclaves de préjugés,
» restent dans l'ombre ou font obstacle au mouvement qui
» entraîne la société dans de nouvelles voies. C'est toujours
» un grand mal pour un pays en proie aux agitations quand
» le parti des honnêtes gens ou celui des bons, comme l'ap-
» pelle Cicéron, n'embrasse pas les idées nouvelles pour les
» diriger en les modérant. De là des divisions profondes.

» D'un côté *des gens souvent sans aveu* s'emparent des passions
» bonnes ou mauvaises de la foule; de l'autre, les gens ho-
» norables, immobiles ou hargneux, s'opposent à tout pro-
» grès et suscitent par leur résistance obstinée des impatien-
» ces légitimes et des violences regrettables. L'opposition de
» ces derniers a le double inconvénient de laisser le champ
» libre à ceux qui valent moins qu'eux et d'entretenir le
» doute dans l'esprit de cette masse flottante qui juge les
» partis bien plus par l'honorabilité des hommes que par la
» valeur des idées. » (P. 306.)

Un chef de parti qui a pour lui les gens sans aveu, et contre lui les gens honorables, tandis que la masse flottante reste dans le doute, peut-il « légitimement violer la légalité ? »

Il ne pourra pas du moins, s'ils se décide à le faire, donner comme excuse qu'il était « soutenu par la masse de la nation. »

Il faut donc trouver un autre critérium pour distinguer du reste de l'humanité les hommes providentiels. Quel sera-t-il? Celui-là même qu'avait trouvé V. Hugo pour reconnaître les GÉNIES, l'épreuve de la mort.

« Ce n'est pas le César, c'est le penseur qui peut dire en
» expirant : *Deus fio*. Tant qu'il est un homme, sa chair s'in-
» terpose entre les autres hommes et lui... La mort, cette
» immense lumière, survient et pénètre cet homme de son
» aurore. Plus de chair, plus de matière, plus d'ombre...

» Pour qu'un esprit donne toute sa clarté, il lui faut la
» mort. L'éblouissement du genre humain commence quand
» ce qui était un génie devient une âme. »

(*William Shakespeare,* p. 469.)

« A quel signe reconnaître la grandeur d'un homme ? A
» l'empire de ses idées, lorsque ses principes et son système
» triomphent en dépit de sa mort ou de sa défaite. N'est-ce
» pas, en effet, le propre du génie de survivre au néant et
» d'étendre son empire sur les générations futures ? »

(*Vie de Jules César*, préface.)

Ce signe-là peut être suffisant pour la postérité. Mais comment les contemporains des hommes providentiels pourront-ils le reconnaître? On néglige de nous en instruire. Rien pourtant n'eût été si utile, puisqu'on jette l'anathème aux peuples qui les méconnaissent. On les traite d'aveugles et de coupables ; on les assimile aux Juifs qui ont crucifié leur Messie ! — Nous ne voudrions pour rien au monde ressembler à ces malheureux. Pourquoi ne nous donne-t-on pas un moyen pratique d'éviter une pareille infortune?

III

Nous avons analysé, le plus rapidement et le plus complétement que nous avons pu le faire, la nouvelle théorie adoptée par les deux illustres écrivains; elle peut se résumer en quelques mots :

« Les grands hommes, émanation de Dieu, ou chargés d'affaires de la Providence, sont indiscutables et infaillibles. »

Le premier inconvénient de cette théorie est de reposer sur un cercle vicieux.

On refuse, malgré les témoignages les mieux établis, d'admettre que César ait pu se rendre coupable de telle ou telle faiblesse et se souiller de tel ou tel vice parce que cette faiblesse ou ce vice sont inadmissibles chez un grand homme, et une fois qu'on l'a déclaré infaillible à cause de sa grandeur, on nous invite à admirer la grandeur qui résulte pour lui de cette infaillibilité.

Quand nous élevons timidement quelques critiques sur un passage de Shakespeare qui nous choque, son panégyriste s'écrie que chez un génie comme lui (*lui* désigne ici le poëte

anglais) tout est beau ; que c'est nous qui jugeons mal et non pas le vieux Will qui s'est trompé : puis on nous invite à nous prosterner devant cet écrivain si parfait. Il est certain qu'avec cette méthode M. Belmontet lui-même deviendrait un génie.

Nous ne croyons pour notre part à aucune infaillibilité sur la terre; il nous semble que la façon la plus sérieuse, la plus virile d'honorer les grands hommes, c'est de les discuter et de les juger d'après la loi commune. Ils ont besoin moins que tout autre de tribunaux d'exception. Zadig voulant corriger un grand seigneur infatué de lui-même fit attacher à sa personne un flatteur qui, en lui voyant ouvrir la bouche, s'écriait aussitôt : « il va avoir raison. » Ne traitons pas les grands hommes comme Zadig traitait cet imbécile.

IV

La première de toutes les raisons qui nous autorisent à juger les grands hommes et à discerner dans leurs œuvres ou dans leurs actes le bon grain de l'ivraie, c'est que, pour inscrire un nom sur cette liste glorieuse, il faut d'abord un examen, un jugement.

Victor Hugo nous donne la liste des génies :

« Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Ju-
» vénal, saint Jean, saint Paul, Tacite, Dante, Rabelais,
» Cervantes, Shakespeare.

» Ceci est l'avenue des immobiles géants de l'esprit hu-
» main. »

Quatorze génies; pas un de plus, pas un de moins. Qui donc a dressé cette liste? Le poëte l'a-t-il reçue de Dieu même au haut d'une montagne, entouré de nuages sillonnés d'éclairs, comme Moïse reçut les Tables de la loi?

S'il ne veut pas fonder une nouvelle religion, s'il ne se prétend pas favorisé d'une révélation spéciale et personnelle, c'est donc son choix, son goût à lui, les tendances de son

esprit, qui l'ont porté à inscrire sur sa liste ces quatorze noms précisément, à l'exclusion de tout autre, à l'exclusion notamment de toutes les gloires française, ce qui, je dois l'avouer, humilie quelque peu mon chauvinisme littéraire.

Dès lors pourquoi le choix, le goût, les préférences de Lamartine, d'Alfred de Musset, de Dickens, de Gœthe, de Balzac, de tant d'autres grands écrivains français ou étrangers n'auraient-ils pu dresser une liste différente de celle que nous donne l'auteur de *William Shakespeare?* Entre ces listes d'infaillibles comment choisirai-je, moi, chétif, qui n'ai pas un atôme du génie de ces grands hommes, mais qui jouis pourtant, comme un autre, de mon bon sens et de ma raison, moi qui prétends ne jamais renoncer à mon droit de libre examen?

De même pour les hommes providentiels. On nous en nomme trois : César, Charlemagne et Napoléon. Sans doute voilà trois des hommes qui ont eu sur la marche des événements de ce bas monde la plus décisive et la plus longue influence. Mais quoi! Alexandre qui renversa les monarchies asiatiques, qui amena entre le génie de la Grèce et le génie de l'Orient une fusion d'où est sortie cette grande école d'Alexandrie, à laquelle le christianisme lui-même a fait tant d'emprunts, Alexandre est-il donc, par son génie ou par ses œuvres, inférieur à ces trois colosses?

Comment décider cette question? N'est-ce pas par l'examen et la comparaison de la vie et des actes de ces quatre

illustres chefs d'Empire ? Et si je me fais juge, ne me faudra-t-il pas compulser soigneusement toutes les pièces du procès, discuter tous les textes, et admettre non-seulement les preuves de la grandeur de ces héros, mais aussi celles de leurs faiblesses? Comment échapper dès lors à la nécessité de reconnaître que le vainqueur de la Perse et de l'Inde ne jouissait pas toujours de sa raison à la fin de ses repas? que le vainqueur de Pompée était effroyablement prodigue, et que le décret de la Providence qui le choisit pour abattre la république dut être béni surtout par ses créanciers?



V

Si nous avons le droit de juger d'après les lumières de notre conscience et de notre raison les grands artistes et les grands hommes, notre devoir est de les juger avec intelligence et avec connaissance de cause.

Un écrivain qui, pour critiquer *Othello* ou *Macbeth,* prendrait le point de vue spécial où doit se placer aujourd'hui un directeur de théâtre à qui l'on soumet un drame serait purement absurde et se ferait conspuer par tous les lecteurs éclairés.

Un historien qui condamnerait tel acte de César ou de Charlemagne en vertu d'un article du Code Napoléon n'aurait pas beaucoup plus de succès.

Mais en se rapportant aux idées du temps où vivaient les hommes illustres que nous jugeons, en tenant compte de l'état de la société dont ils faisaient partie, nous devons arriver à porter sur eux une sentence équitablement motivée.

Il est absurde et monstrueux de vouloir établir deux morales, l'une à l'usage des petits et l'autre pour la commodité

des grands ; mais il faut songer que le sens moral n'est pas toujours également développé à toutes les époques de l'histoire. De nos jours, un prince qui ferait assassiner ou empoisonner l'homme dont l'opposition le gène serait le dernier des bandits. On ne peut pas flétrir avec la même rigueur les empoisonnements et les homicides commis par les souverains du seizième siècle, à une époque où personne n'avait le respect de la vie humaine.

Aucun fanatique n'oserait, de nos jours, prendre, dans un salon ou dans un atelier, la défense de Louvel, de Fieschi ou d'Orsini. Quel homme un peu instruit oserait condamner avec la même sévérité Harmodius et Aristogiton ? Les mœurs ont changé depuis ces temps anciens où le tyrannicide était considéré par toute la Grèce comme le plus glorieux des exploits, jusqu'à nos jours où l'on songe à abolir la peine de mort même comme châtiment du parricide.

Donc, quand nous jugeons les morts illustres, nous devons faire à la fois la part de la morale éternelle et des idées du temps auquel ils appartenaient. Mais sous le bénéfice de ces réserves, nous avons le droit, — bien plus, le devoir, — de nous prononcer sur la valeur morale de leurs actes, d'approuver ou d'admirer les uns, de condamner et même de flétrir les autres, et l'on ne peut soustraire aucun héros, si grand qu'il soit, à notre juridiction.

VI

Nous avons examiné cette théorie nouvelle de l'infaillibilité du génie, quelque peu renouvelée de l'infaillibilité du sage qui fut jadis en honneur dans l'école stoïcienne, et, malgré les grands noms sur lesquels elle s'appuie, nous avons été obligé de la combattre. Les deux livres qui nous ont donné l'occasion d'examiner cette thèse singulière nous amènent aussi tout naturellement à comparer le rôle des GÉNIES à celui des hommes providentiels.

Les GÉNIES dont parle Victor Hugo, ce sont les grands écrivains; il ne refusera sans doute pas de leur adjoindre les grands artistes, puisque, en dressant la liste des grands hommes de chaque pays, il y place Beethoven, dont il avait oublié la statue dans « l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain. »

Les GÉNIES de cet ordre, poëtes, romanciers, peintres, sculpteurs ou musiciens, ont au moins ceci de commun entre eux, que tous ils n'ont eu qu'une puissance morale, qu'ils n'ont régné que sur les esprits qui se soumettaient spontanément à eux, et que chacun de leurs sujets subissait volontairement leur empire. Leur pouvoir sur les âmes est im-

mense; leur action sur le monde matériel (au moins leur action directe) est à peu près nulle.

Tout au contraire, les héros dont nous parle dans sa préface l'auguste historien ont une puissance matérielle infiniment supérieure à leur puissance morale.

Bien qu'un grand nombre de Romains n'ait pas adhéré spontanément et du fond du cœur au nouvel ordre de choses établi par César, César est maître absolu de la fortune et de la vie de tous les citoyens. Charlemagne a pour lui l'admiration et l'amour des Francs, mais les Sarrazins et les Saxons qui l'exècrent doivent tout comme les Francs subir ses lois. A part un tout petit groupe de républicains et quelques royalistes, tout le monde en France, en 1806, est encore fasciné par la jeune gloire du maître que le pays s'est donné. Mais l'Allemagne qui n'a pas élu Napoléon, et qui déteste en lui le vainqueur d'Austerlitz, doit pourtant, la rage au fond du cœur, obéir à ses moindres volontés.

Les artistes ne règnent que sur les âmes, les conquérants règnent avant tout sur les corps : aux uns la royauté pacifique et toujours pure du spirituel, aux autres l'empire troublé du temporel.

Quand Beethoven écrit la pastorale, quand Michel-Ange peint le jugement dernier, quand Homère chante la colère d'Achille, fils de Pélée, quand Phidias sculpte les bas-reliefs du Parthénon; ces grands hommes, les véritables bienfaiteurs de l'esprit humain, ouvrent à leurs contemporains et à la postérité la plus reculée la source inépuisable des jouis-

sances les plus nobles et les plus vives ; ils nous préparent des bonheurs qui consoleront de tous les chagrins les meilleurs d'entre nous ; ils tirent notre esprit de la fange des intérêts grossiers, de la bourbe des passions vulgaires, pour l'élever jusque dans les régions éthérées du beau et du sublime; ils font, en un mot, non pas seulement à leur pays ou à leur siècle, mais à toutes les générations de tous les siècles et de toutes les parties du monde, le plus grand bien qu'un homme puisse faire à ses semblables.

Et si par hasard un grand poëte, un artiste éminent, enivré par le succès et gâté par les flatteurs qui entourent le génie aussi bien que le pouvoir, tombe un jour dans quelque erreur étrange et crée, au lieu des chefs-d'œuvre auxquels il nous a habitués, quelque ouvrage prétentieusement ennuyeux ou puérilement emphatique, quel mal peut-il en résulter? Ses amis s'affligent de le voir inférieur à lui-même pendant que ses envieux s'en réjouissent : sa pièce est sifflée, son livre ne trouve pas de lecteurs, et tout est dit. Tout au plus, au pis-aller, quelque pauvre diable à l'esprit biscornu s'éprendra de cette œuvre manquée ; il s'efforcera de reproduire, en les exagérant encore, les défauts de l'artiste dévoyé et vieilli. Un malheureux imitateur, qui n'était jusque-là que plat et nul, deviendra, à l'imitation de son modèle, guindé et pompeux. Il fabriquera des sonnets burlesques, des symphonies extravagantes et des tableaux dignes de Charenton ; et le monde n'en continuera pas moins d'aller comme il va. Voilà à peu près tout le mal que peut amener l'erreur d'un grand artiste. On voit qu'il n'est pas bien grave.

VII

Les rois du temporel sont exposés à des erreurs plus fréquentes et plus graves. Quand un grand capitaine a réussi à battre tous les ennemis qui se sont exposés à ses coups, quand un grand politique a assisté au triomphe de ceux de ses projets dont l'audace l'avait d'abord effrayé lui-même, il y a là une cause d'aveuglement et d'ivresse à laquelle personne peut-être ici-bas ne pourrait résister. On a réussi là où tout autre aurait échoué. Dès lors on se croit l'homme du destin : on adapte à son usage personnel toutes les vieilles théories mystico-fatalistes qui ont déjà perdu tant de héros : on raye du dictionnaire le mot impossible, et l'on s'aperçoit en effet, un jour, que rien n'est impossible en ce monde, pas même la chute des hommes providentiels.

Par malheur, on n'est plus ici dans le domaine de la spéculation pure. Quand Corneille écrit *Attila*, quand Victor Hugo compose *William Shakespeare*, il n'y a pas d'autre accident que la perte de quelques rames de papier blanc. Quand un homme providentiel se trompe, l'erreur qui doit amener sa perte entraîne aussi les plus effroyables malheurs pour les peuples qu'il dirige, et sa chute coûte encore plus cher au genre humain que son élévation.

L'histoire tout entière de l'humanité n'offre certainement pas, au point de vue poétique, un type plus grand, plus beau, plus complet de l'homme providentiel que Napoléon Ier. Sa vie est la plus merveilleuse épopée que jamais poëte ait pu rêver, et le Prométhée d'Eschyle ne peut lui-même rivaliser avec ce qu'il y a de grandiose dans le contraste gigantesque de ces victoires foudroyantes et du long martyre de Sainte-Hélène.

Voilà pour l'imagination.

Plaçons-nous maintenant à un point de vue plus pratique.

Desaix, Kléber, Hoche, Marceau, Kellermann, Dumouriez et tant d'autres auraient pu, à défaut du général Bonaparte, battre l'Autriche en Italie, et refouler les Prussiens au delà du Rhin. Seulement, comme ils avaient moins de génie militaire que lui, leurs victoires plus difficilement remportées que les siennes, et mêlées sans doute de revers partiels, n'auraient pas inspiré à la France une confiance en ses forces plus héroïque que sage.

Nos assemblées républicaines, satisfaites de voir le sol sacré de la patrie protégé contre toute attaque, n'auraient plus songé qu'à maintenir la paix glorieusement achetée par tant de succès, et l'Europe, nous sentant invincibles chez nous, se fût résignée à voir la liberté s'établir peu à peu entre le Rhin et l'Océan, à mesure que la république se fût consolidée.

Quant à ces conceptions grandioses de la guerre d'Espagne, du blocus continental, de la guerre de Russie, les chefs que nous aurions eus eussent été gens de trop peu de génie pour enfanter de si grands desseins, ce qui eût été fort heureux, car comme toutes les belles choses, la gloire coûte cher, et la Providence, qui élève les grands hommes au faîte du pouvoir, sait aussi les renverser avec éclat quand leur heure est venue.

Ou plutôt, pour sortir enfin de ce mysticisme vague, ce n'est pas la providence qui fait la grandeur gigantesque de certains hommes, c'est notre petitesse à nous autres.

Rome eut beaucoup de grands hommes avant César, et trouva souvent dans les crises qu'elle traversa des généraux et des hommes d'État d'un immense mérite pour la sauver. Le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'aucun d'eux figure sur la liste des hommes providentiels, c'est qu'au lendemain du service rendu à la patrie, ils rentraient dans la vie privée et redevenaient simples particuliers, sachant bien que, s'ils aspiraient au pouvoir suprême, tout un peuple noblement épris de la liberté se lèverait aussitôt contre eux. Mais à mesure que les mœurs se corrompent, que l'aristocratie enrichie par le pillage des provinces s'effémine dans le luxe, et gaspille ses richesses dans les orgies; que la plèbe devenue chaque jour plus misérable s'avilit et se désintéresse de la chose publique, les grands généraux aspirent plus fréquemment à devenir les instruments de la Providence pour sauver Rome, c'est-à-dire pour confisquer sa liberté. Marius et Sylla achèvent de frayer la route. Après eux tout est

possible. César a le bonheur de venir au bon moment. Né cent cinquante ans plus tôt, il eût été Scipion l'Africain, comme celui-ci, né cent cinquante ans plus tard, eût été César.

VIII

Si l'homme providentiel n'était pas le produit direct et logique de l'affaissement de tout un peuple, s'il pouvait le précéder, il le produirait infailliblement. Un peuple qui a pris la douce habitude de confier à un seul homme le soin de penser, de vouloir et d'agir pour lui est devenu incapable de diriger lui-même ses affaires quand le maître auquel il s'est abandonné lui est ravi. Hors d'état de se sauver par lui seul, il lui faut des sauveurs en permanence, quels qu'ils soient; faute de César, il s'adresse à Octave; faute d'Auguste, il a recours à Tibère, à Caligula, à Néron. Il n'a plus ni confiance en ses propres forces, ni ressort, ni énergie: il est perdu.

Voyez les races énergiques : là, quelques dangers que puisse courir le pays, quelque critiques que soient les circonstances, le peuple se suffit à lui-même, ou du moins il sait, à ceux qu'il appelle à son aide, demander seulement un secours temporaire, qu'il ne consent jamais à payer de sa liberté.

Les peuples de race anglo-saxonne ont certes été soumis plus d'une fois à de bien cruelles épreuves : l'Angleterre

s'est vue menacée d'une formidable invasion par le plus grand capitaine que le monde ait connu : elle a vu l'empereur Napoléon, à l'apogée de sa prodigieuse puissance, signer son arrêt de mort, dans le décret qui fermait à ses marchandises tous les ports de l'Europe. Dans ces circonstances critiques, elle ne s'est pas un instant abandonnée elle-même ; les grands hommes qui l'ont servie ont été ses ministres, au sens étymologique du mot, et non ses maîtres. Wellington a abattu le colosse dont Pitt avait préparé la ruine ; pour récompenser un si immense service, on lui a élevé des statues : on n'a pas un instant songé à lui sacrifier la liberté.

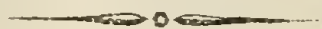
Même spectacle de l'autre côté de l'Océan. Washington conquiert, l'épée à la main, l'indépendance des colonies anglaises soulevées contre la métropole. On l'en récompense en l'appelant à la présidence de la république ; mais on n'en fait que le premier magistrat du pays, et s'il avait voulu devenir autre chose, tous ses anciens admirateurs, brusquement tournés contre lui, auraient promptement châtié son audace.

Depuis quatre ans, le même pays est dévasté par la plus sanglante et la plus acharnée des guerres civiles. Plusieurs généraux ont attiré sur eux l'attention publique et mérité, par des services signalés, la reconnaissance de leurs concitoyens. Comment se fait-il que ni le Nord au moment de ses grands désastres, ni le Sud aujourd'hui que sa position est désespérée, n'aient abdiqué leur liberté entre les mains de Shermann ou de Lee, de Grant ou de Beauregard ? C'est que des deux côtés on regarde la liberté comme le premier des

biens et qu'on aime mieux mourir libre que de vivre et même que de s'enrichir sous les lois d'un maître.

Singulières gens, n'est-ce pas, lecteurs, que ces Anglais et ces Américains! Eh bien, pour ma part, je vous le dis tout bas, je les admire profondément et je suis jaloux d'eux.

Puisse la Providence, qui a déjà tant fait pour la France, nous continuer ses faveurs. Puisse-t-elle nous donner des GÉNIES en grand nombre, et nous mesurer d'une main avare les hommes providentiels.



Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Paris.— Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5. 9477